

Georges Perros

L'AUTRE RÉGION
LETTRES À MAXIME CARON

finitude
2002

UN ÉCRIVAIN ET UN HOMME
EN DEÇÀ ET AU-DELÀ...

à Th. G.,
excellent et inlassable passeur...

Il y a un peu plus de quarante ans — autant dire quelques siècles — le goût que j’avais pris à ce qu’on appelle la littérature, laquelle n’était pas encore devenue une affaire de “réseaux” et de médias comme cela se passe presque massivement désormais, m’avait incité à m’abonner à *La Nouvelle Revue Française*. C’est ainsi que vers 58-59, j’eus la chance de lire et de découvrir quelques-unes des notes de Georges Perros qui allaient faire partie des *Papiers collés* dont le premier volume fut publié en 1960 chez Gallimard.

Bien que n’étant pas spécialement à l’affût de ce qui paraissait ou ne paraissait pas, j’étais quand même tombé en arrêt devant ce volume de *Papiers collés* qui, à sa manière frauduleuse, me faisait tout

à coup signe dans la vitrine d'une librairie lilloise (c'était rue Faidherbe, une librairie qui n'existe plus depuis belle lurette). Manière frauduleuse certes, mais où je n'étais cependant pour rien : en effet, le livre encore fraîchement publié était bradé à 50 %. Aussi la légèreté de ma bourse d'étudiant, non pas réellement nécessaire mais plutôt désargenté, n'étant pas tout à fait étrangère à ma détermination, je n'hésitai pas à profiter de l'aubaine en achetant ce premier Perros. Cela ne veut pas dire pour autant que j'y aurais renoncé s'il avait été au prix normal car l'impression que j'avais ressentie à la seule lecture de quelques pages de notes contenues dans ce numéro de la *NRF* que j'évoque plus haut avait été largement suffisante pour que je fusse capable de me livrer à un excès de dépense, à supposer que ces *Papiers collés* n'eussent pas été "sacrifiés" de la sorte.

L'explication de ce "bon prix" (qui aurait pu suggérer après tout — c'est selon la vision du regard — une mauvaise matière) était en fait des plus banales : il s'agissait d'un volume en spécimen ou en service de presse (sur mon exemplaire est inscrit le sigle SP en pointillés) dont les pages du reste étaient prédécoupées, alors que souvent à l'époque on pouvait encore avoir le plaisir de tran-

cher soi-même dans le vif de la matière livresque, si je puis dire, au moment de sa lecture. Cet exemplaire comportait une dédicace. "À Madame K (...). *Hommage sincère. Georges Perros.*" était-il écrit de la main de ce dernier. Qui était cette Madame K (...)? Je me suis souvent posé la question. Était-ce la propre femme du libraire? Était-ce son amante? Ou qui encore? Allez savoir! Mais certainement pas sa femme de ménage, encore que, je m'en avise à l'instant, il n'eût certainement pas déplu à Perros que cet exemplaire abandonné échouât à une femme de ménage, lui qui, lorsqu'il était l'hôte de l'un ou de l'autre de ses amis intellectuels ou artistes, éprouvait un certain plaisir à rompre naturellement l'ordre social en allant faire un brin de conversation par exemple avec la bonne qui était dans la cuisine. Mais plus vraisemblablement, cette Madame K devait être une dame qui aimait à fréquenter le milieu des écrivains et des artistes pour les mondanités qu'il était susceptible de distiller avec les apéritifs et les petits fours et qui, à la tentative de lecture de ces *Papiers collés* (à supposer qu'il y eût tentative de cette sorte!) avait sans doute payé d'ennui, n'ayant pas trouvé dans ces "notes" à la fois actuelles et "inactuelles" la "Gaya Scienza" qu'elles cachent (nietzschéenne pourquoi pas, mais

sans volonté de puissance), et certainement pas le “divertissement pascalien” qu’elle espérait peut-être. Cela devait justifier amplement de se débarrasser au plus vite de ce livre aux considérations intempestives.

À vrai dire, j’ignore tout à fait si le divertissement pascalien auquel s’adonnent furieusement nos contemporains en ce début de troisième millénaire leur permettra de supporter de voyager dans leur ego via Georges Perros et je me demande si beaucoup d’entre eux ne resteraient pas tout simplement collés de travers dans leurs synapses conditionnées par ceci ou cela, même si je ne doute pas qu’il y ait eu depuis 1960 des lectrices de Perros capables d’aller dans le sens inverse de cette Madame K inconnue évoquée tout à l’heure.

Toujours est-il que pour ma part, lecture faite de ce volume, il m’avait semblé tout naturel, quoique avec un peu d’hésitation pour me décider vraiment, d’écrire à l’auteur via la maison d’édition qui le publiait, afin de lui dire je ne sais plus quoi précisément, mais probablement de lui suggérer que la lecture de ces notes m’avait donné le sentiment de lire *quelqu’un qui ne faisait pas son cinéma*¹, et que sans doute j’aurais aimé rencontrer réellement. Très vite, je reçus à l’adresse de la petite bourgade des

Flandres où je vivais encore chez mes parents une réponse de Georges Perros, dense, simple et chaleureuse. Par la suite, n’ayant jamais rompu le fil épistolaire, même si les aléas de la vie ont pu conduire à de longues périodes de silence, j’eus la chance (un peu provoquée) de rencontrer trois fois Georges Perros. La première, c’était à Paris à l’occasion d’un de ses voyages éclairs dans la capitale, où je l’avais accompagné quasiment jusqu’à l’aube chez l’un ou l’autre de ses amis artistes. Les deux autres fois, ce fut chez lui à Douarnenez au milieu de sa famille.

Ce que je puis ajouter, c’est que Georges Perros a certainement été un des hommes “ordinaires” parmi les plus singuliers et les plus cohérents que j’aie rencontrés, en tous les cas celui qui a correspondu le mieux pour moi au “rêve d’homme” que l’on peut faire et à ce que je pouvais espérer d’un écrivain profondément engagé dans l’existence dont le projet aurait été d’être un homme libre ne pratiquant pas le mensonge à soi-même, autant dire faisant coïncider ses écrits avec son comportement et privé et social. Sur ce point, nul ne m’a mieux comblé: ses écrits “littéraires”, ses lettres à ses amis et son attitude à l’intérieur de la “socialité” m’ont toujours paru d’un seul tenant, un peu

comme on dirait d'un vêtement qu'il est sans couture.

Thierry Boizet m'a fait l'amitié de me proposer de publier les lettres que Perros m'a envoyées entre 1961 et 1977. Elles m'ont été adressées personnellement certes, mais j'ai pensé qu'elles pouvaient maintenant dépasser ma personne et que d'autres lecteurs pourraient en profiter. Sur le plan de la "cuisine littéraire", elles n'ont probablement aucun intérêt, mais d'un point de vue de l'histoire littéraire habituellement tue et d'un point de vue proprement humain, qui est peut-être l'essentiel — et si ce point de vue humain se voit en profondeur il englobe toute la littérature et même la déborde largement — il me semble que leur lisibilité sans faille peut donner l'occasion à quiconque s'y aventure de deviner quel genre d'homme et quel écrivain en deçà et au delà des micmacs de toute espèce était Georges Perros.

Maxime Caron

LETTRES À MAXIME CARON

1961-1977

1. L'expression est empruntée à Henri Thomas.

[été 1961]

Cher Monsieur,

Merci de votre lettre.

J'ai lu vos poèmes. Je crois qu'on en a tous fait de la sorte, ils donnent une idée de la sensibilité de leur auteur, mais manquent de durée. Ils témoignent d'un moment, sans en assumer la responsabilité poétique, qui se moque éperdument de la susdite sensibilité. Rien de grave, il suffit de continuer, vous vous apercevrez de leur inconsistance. C'est à force d'écrire – Dieu sait quoi – qu'on trouve son matériel personnel, qui n'est pas toujours très reluisant, mais enfin, il est à nous. Ce qui est bien, c'est qu'on en ignore les limites, ce qui nous permet toutes les aventures possibles; notre langage nous attend au bout du dernier virage. D'où on peut écrire des petits chefs-d'œuvre, comme Verlaine en faisait, avec très peu de choses. Mais encore sied-il de les rendre

complices d'une vie possible, pas nécessairement la nôtre.

À votre place – c'est ce que j'ai fait à la mienne – je déchirerais ces poèmes qui doivent vous tenir à cœur, et je continuerais. À regarder le monde, à en souffrir l'inadéquation essentielle, dans le risque quotidien. La médiocrité, ça n'existe pas. C'est le défaut de passion qui est grave. L'abdication. Vous savez cela aussi bien que moi. Je ne pense pas qu'on vive pour faire des progrès, ce serait plutôt le contraire qui vaudrait la peine. Moi, je veux bien que les gens arrivent, comme on dit. Mais je n'ai pas encore très bien vu *où*. Nous sommes des coincés par excellence. La nature n'est pas plus avancée. Voyez la mer. Je suis sûr qu'elle en a assez de faire l'aller-retour. Mais on peut se faire les muscles. Histoire de mourir en bon état.

J'ai publié pas mal de trucs dans diverses revues. Un deuxième tome des *Papiers Collés*¹ rassemblera tout ça, je ne sais quand, un de ces jours, rien ne presse.

Heureux de ce signe que vous me faites de là-haut, mais quant à moi, le cœur y est, je vous assure. Bon courage.

Georges.

[décembre 1962]

Cher Monsieur,

Eh bien, je me croyais mort, mort en vous, mort dans le nord. Votre lettre ne m'en fait que plus plaisir. Vous savez, on ne sait jamais trop quel parti prendre quand il s'agit d'être simple, et franc. On risque de s'aliéner bien des êtres dont l'amitié importe, parce que nous sommes plutôt seuls, et il est bien difficile de s'y résigner pour de bonnes raisons. Alors, je vous remercie de cette reprise de langage, qui réchauffe. Je pense que vous avez bien fait d'oublier vos poèmes, au point qu'ils disparaissent. La place – leur région – est à nouveau disponible, la mine intacte. Retournez-y voir, peut-être votre langage a-t-il complètement changé, vous imposera-t-il de nouvelles combinaisons mélodiques. Et ne craignez pas de m'informer.

Un recueil de poèmes² (?) doit paraître à la

fin de ce mois. Je vous l'enverrai. J'espère que vous me direz ce que vous en pensez. Hein?

Bon courage, en tout cas, et bien à vous.

Georges.

[février-mars 1963]

Cher Monsieur,

Votre longue lettre m'a touché, évidemment, elle prouve qu'on n'écrit pas absolument pour des prunes. Tout le matériel engagé là, dans l'aventure, il lui manque encore pas mal de mouvements. J'aimerais changer de vitesse plus souvent, plonger plus profond, émerger plus haut. C'est, si vous voulez, une tentative de "bavardage" avec support lyrique. Tentative d'ouverture. J'ai la plus grande admiration pour les poètes type Mallarmé, mais il faut avouer qu'aujourd'hui, on a vraiment besoin d'air, l'espace poétique n'est plus le même, ce ne sont plus les mêmes bibelots qui ornent les cheminées. Il y a de la nudité "ornementale" si l'on peut dire. C'est ce qu'ont bien su nous montrer quelques peintres, hors toute anecdote. En faire "profiter" notre langage n'est pas chose facile. On peut essayer.